

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.



# JOURNAL D'AGRICULTURE.

Après avoir créé l'homme, Dieu le plaça dans le Jardin d'Eden pour le cultiver et le garder.—[Genèse, II, 15.]  
Heureux les cultivateurs, s'ils savaient apprécier les avantages de leur condition.—[Virgile.]

Vol. 1 St. Hyacinthe,—Province de Québec,—Mercredi, 22 Décembre 1869. No. 12



## JOURNAL D'AGRICULTURE.

**Conditions.**—L'abonnement sera de Un Ecu pour un an d'avance; quand il ne sera pas payé d'avance l'abonnement sera de \$1. On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Toute personne qui organisera un club de 50 abonnés aura droit à 50 copies du Journal pour \$20.

20 copies \$8.50. 10 copies \$4.50.

Le Journal d'Agriculture paraîtra le Mercredi de chaque semaine.

Nous traiterons de gré à gré pour les annonces.

Toutes lettres, etc., devront être adressées Franco au

*Journal d'Agriculture.*

Le "Journal d'Agriculture" est imprimé et publié par Camille Lussier dans la maison en briques de H. J. Doherty coin nord des rues Cascadées et St. Hyacinthe.

### LA FERME-MODELE.

#### —oo— CHAPITRE II.

*Ferme Allemande, — Plaisirs de la vie Agricole, — Apprentissage Agronomique, Concours de charrues, — Améliorations Agricoles.*

Notre conversation, une fois entamée sur un chapitre si neuf et si intéressant pour moi, continue notre agronome, se prolongea une partie de la nuit. Je n'oublierai jamais, avec quel légitime orgueil mon hôte me parla de sa profession, qu'il plaçait au-dessus de toutes les autres. Je ne lui eus pas plutôt parlé d'une ferme que je possédais et avoué mes irrésolutions, mes embarras pour donner un but à mon existence, pour accomplir cette loi sévère: *Travaille, ou tu deviendras méchant*, qu'il s'écria:

« Vous hésiteriez à embrasser la plus belle des carrières, la seule qui permetto à l'homme le plein développement de toutes ses facultés intellectuelles et

physiques! Où est en effet la profession qui vous offre cet avantage? On ne peut se vouer exclusivement soit aux travaux d'esprit, soit aux travaux manuels, sans détruire l'harmonie de son organisation, sans fausser sa destinée. Seul peut-être, l'agriculteur exerce à la fois son corps et son esprit. Quelle variété de travaux! quel vaste champ ouvert à l'intelligence! Si rapide que soit votre conception, si juste que soit votre tact, de quelque génie que vous soyez doué, pouvez-vous vous flatter de résoudre, dans le cours de la plus longue vie, la moitié seulement des problèmes agricoles qui aujourd'hui sont à peine effleurés? Faire rendre à la terre tout ce qu'elle peut produire, tirer parti d'une foule de plantes encore sauvages, en les forçant à nous donner un vêtement, une boisson, un aliment, quelle étude plus digne d'occuper l'homme supérieur!

« Ce n'est pas, ajoutait-il, que je veuille prétendre que la vie du cultivateur soit

douce ; j'avoue qu'elle est rude, sérieuse, complètement remplie ; l'agriculture est exigeante, elle demande tous les jours que Dieu nous donne. Les gelées tardives ou précoces, les sécheresses, les longues pluies, les orages viennent alternativement mettre notre patience et notre habileté à l'épreuve ; mais, en revanche le fermier vit exempt de ces soucis, de ces angoisses qui empoisonnent tous les instants de l'industriel, du banquier, du marchand. Il ignore les faillites, les crises désastreuses, les revirements subits de fortune. Je ne vous parle pas des charmes attachés à nos travaux mêmes : rendre à la culture un coin de terre infertile, récolter en froment là où venait seulement l'avoine et le seigle, c'est, abstraction faite de toute idée de profit, un de ces bonheurs intimes, profonds, qu'il faut avoir goûtés pour les comprendre.

J'ai insisté, mes chers amis, sur cette longue conversation avec mon hôte, parce qu'elle décida de mon avenir. Quand le digne agriculteur eut fermé la porte de la chambre où il m'avait conduit, tout en me déshabillant, je repassai dans mon esprit ce que je venais d'entendre. Plus je réfléchissais, plus je reconnaissais la justesse des observations et la sagesse des conseils de l'homme que la Providence semblait avoir expressément placé sur mon chemin. Malgré les fatigues de la journée, je ne m'endormis que lorsque le ciel blanchissait déjà. Le lendemain, mes premières paroles, en rencontrant mon hôte, furent celles-ci :

« Vous m'avez rendu agriculteur dans l'âme, mais j'en sais moins que ce petit garçon qui passe là-bas. Laissez-vous votre ouvrage imparfait ? M. aurez-vous fait entrevoir la terre promise, et me refuserez-vous les moyens d'y entrer ? Si vous consentez, je m'installe ici jusqu'à ce que vous me disiez : Allez faire valoir vos terres, vous en savez assez pour commencer. »

Le brave allemand accueillit ma proposition avec joie.

« Vous êtes une trop belle conquête pour que je n'en sois pas fier, me dit-il. Il vous suffira de travailler (il appuya sur ce mot), il vous suffira de travailler une année avec nous pour voler de vos propres ailes. »

Brof, je passai à O quinze mois, pendant lesquels je pris une part active à tous les travaux de la ferme.....

« Et pendant lesquels, ajouta madame

de Morsy, qui n'était autre que la bonne Brigitte, que M. de Morsy avait épousée et ramenée en France, nous admirâmes tous, votre inconvenable aptitude.....

(A CONTINUER )

#### LE LABOUREUR ET SES ENFANTS.

*Travaillez, prenez de la peine :  
C'est le fonds qui manque le moins.*

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,  
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.  
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage  
Que nous ont laissé nos parents :  
Un trésor est caché dedans.

Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage  
Vous le fera trouver ; vous en viendrez à bout.  
Remuez votre champ dès qu'on aura fait [1] l'oût :  
Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place  
Où la main ne passe et repousse.

Le père mort, les fils vous retournent le champ,  
Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an  
Il en rapporta davantage.

D'argent, point de caché. *Mais le père fut sage  
De leur montrer, avant sa mort,  
Que le travail est un trésor.*

[1] La moisson.

#### LA FERME DE MON VOISIN.

Mr. l'Éditeur,

Comme je l'annonçais dans ma dernière lettre, j'ai de nouveau, visité mon voisin, M. X. Après avoir échangé les salutations et informations d'usage, et avoir causé de choses étrangères à l'agriculture, M. X ouvrit la séance agricole en faisant venir deux bons verres de bon cidre, que nous bîmes ensemble, et qu'il me dit avoir extrait lui-même de ses pommes de qualité inférieure, au moyen d'une râpe grossière et d'une petite presse à fromage, improvisées en moulin à cidre pour l'occasion. Tout en savourant le goût de la liqueur, et en exprimant ma satisfaction pour la *traite*, dont j'étais l'objet, je remarquai combien il serait désirable que toutes les maisons de mon voisinage fussent pourvues d'une telle boisson produite sur la ferme. Comme on sauverait de l'argent, et comme aussi la moralité y gagnerait, si on se contentait de produire sur sa ferme, au moyen d'un verger, cette boisson si tempérante, et favorable à la santé ; si on en faisait un usage exclusif dans nos petites réunions de famille, au lieu d'acheter chez le marchand, des boissons empoisonnées qui ruinent la santé, et sont une cause de démoralisation pour un si grand nombre.

—Il ne faut pour cela qu'un léger

effort, dit M. X. Un petit verger sur chaque ferme, et un moulin à cidre et une presse, dans chaque concession, donneront ce que vous désirez. Si les cultivateurs comprenaient leur intérêt, ils jouiraient de bien d'autres sources de bien-être, qu'ils croient destinées seulement aux gens riches des villes et des villages. Si nous voulions, il n'y aurait pas un habitant des villes mieux nourri et mieux traité que nous. Nous avons le moyen de produire sur nos terres une infinité de choses, que l'homme des villes est obligé d'acheter à prix d'argent. Nous pouvons, malgré notre climat, jouir des fruits et de leurs produits en toute saison. D'abord, nous avons les fraises en juin et juillet ; les godolles rouges et blanches et les groscilles en juillet et août ; ensuite viennent les cerises, les pommes d'été et les prunes ; puis le raisin, et les pommes ordinaires ; et enfin nous avons les noix, les pommes mises en réserve, et autres produits conservés, qui nous durent jusqu'à ce que le temps des fraises revienne. Mais ce qui nous empêche de nous procurer cette abondance, c'est que nous considérons ces choses comme du luxe pour des cultivateurs, et qu'elles ne sont faites que pour les gens riches ; tandis qu'il est bien certain que tous ces fruits et leurs produits, mêlés à des aliments plus substantiels, forment une nourriture aussi économique pour une famille que du pain et du lard, et, tout en étant agréables au goût, favorisent la santé. Qu'on calcule ce que vaut le lard comparé à toute autre nourriture, et on sera étonné de voir ce que coûte la vie dans les campagnes. Comme on vivrait bien plus confortablement et avec bien moins de frais, si on vendait une partie des produits les plus substantiels, pour s'en tenir à une nourriture plus délicate.

—Cependant, remarquai-je, la plupart des cultivateurs recueillent ces petits fruits et d'autres végétaux ; mais n'en font généralement pas usage comme nourriture.

—C'est-à-dire, dit M. X, qu'ils les produisent pour les vendre, comme si nous, habitants des campagnes, nous ne pouvions pas nous nourrir aussi bien que les gens des villes ; comme s'ils étaient d'une nature supérieure à la nôtre. Est-ce que les ouvriers des villes, les industriels ne travaillent pas, comme nous ? Pourquoi donc ne pourrions-nous pas vivre d'une nourriture semblable à la leur ? On dit que lo

cultivateur a besoin d'une grosse nourriture, quo sans cela il ne résisterait pas au travail; mais comment font donc les cultivateurs du Haut-Canada? Comment font nos canadiens qui vont travailler chez les cultivateurs américains; est-ce qu'ils ne se vantent pas à leur retour d'avoir été bien nourris? Non, si nos cultivateurs ne prennent pas une nourriture plus choisie, c'est qu'on ne sait pas en apprécier les qualités nutritives, et que l'on croit que ce qui pousse d'un peu bon sur une terre est destiné par l'ordre des choses à aller figurer sur les tables de nos villes; tandis qu'au contraire on devrait commencer par mettre de côté la provision de la famille et ne vendre que le surplus. Si un cultivateur veut aller faire de l'argent sur le marché, qu'il cultive quelques ruches; qu'il fabrique du fromage, dont la vente payerait si bien; qu'on sème de la graine afin d'avoir de meilleurs pacages et plus de beurre; que l'on cultive le lin; et, comme souvent, ce que l'on porte au marché est pour acheter en retour des draps étrangers dans les magasins, que que l'on s'applique surtout à l'industrie domestique.

En disant ceci, M. X prit le No. 9 du *Journal d'Agriculture* et observa, que tout en donnant des louanges mérités aux sœurs qui conduisent l'Ouvroir pour la belle qualité de leurs produits, j'avais recommandé aux cultivateurs en général de confier la fabrication de leurs laines à ces bonnes sœurs. Ce conseil, dit-il, doit être limité à la fabrication des couvertes, des tapis et autres articles de choix qui ne peuvent être faits avec autant de perfection sur les métiers de la maison. Il faut espérer qu'avant longtemps la fabrication domestique des familles durant l'hiver sera principalement dirigée vers les produits du lin, à la culture duquel nos terres sont si appropriées; jusqu'alors le temps de nos familles ne peut être mieux employé qu'à la fabrication des laines produites par les fermes.»

—Vous avez pleinement raison, dis-je, on ne doit en aucune manière détourner les cultivateurs de l'industrie domestique. Aussi, en leur conseillant d'aller à l'Ouvroir de St. Hyacinthe, c'était en grande partie pour les initier au genre d'industrie perfectionnée qu'on y pratique, et les stimuler à imiter les beaux ouvrages qu'ils verraient en sortir.

Après ces paroles, nous mimés nos

casques et nos capots et nous nous dirigeâmes vers les bâtisses de la grange, qui, comme je l'ai déjà dit, sont à environ un arpent de la maison.

PROGRES.

(A Continuer.)

#### NOTES RELATIVES A L'ENSEIGNEMENT AGRICOLE.

De l'anglais à l'allemand, la transition est facile. Chez l'un comme chez l'autre, l'enseignement est pratique. Écoutons donc l'allemand avec autant de désir de nous instruire que nous avons écouté l'anglais. Voici ce qu'il nous dit :

“L'agriculteur instruit et éclairé se meut avec plus de liberté; sa marche est plus rapide, mais quelquefois moins sûre que celle du simple cultivateur praticien, qui sait remplacer ce qui lui manque en science pure par une grande circonspection, une habileté d'exécution plus grande encore, et par des améliorations constamment progressives. Comme les connaissances théoriques ne suffisent pas en agriculture, l'homme instruit et savant ne mérite le nom d'agriculteur que lorsqu'il est en même temps praticien; cela veut dire qu'il doit être non seulement à la théorie, mais encore complètement rompu à la pratique, sans cette dernière condition, il ne peut être qu'un agriculteur superficiel. Dès qu'il s'agit de mettre la main à l'œuvre, il ne tarde pas à se fourvoyer comme le plus simple routinier, ce qui a pour conséquence naturelle d'effrayer et d'éloigner ceux que leurs inclinations entraînent vers les études agronomiques.

“Tous les jours je m'aperçois, dit Marshall, que l'on ne peut conduire une exploitation avec la plume.” J'ajouterai à ces paroles que l'on ne peut pas apprendre l'agriculture que dans les livres. Sans doute, il y a de bons ouvrages; mais le livre de la nature est bien meilleur encore, et il n'est possible d'y lire qu'à l'aide de l'expérience.”

J. N. Schweerz, Directeur de l'institution agronomique de Hohenheim.

Encore une petite note, très courte, mais très importante à cause qu'elle se rapporte absolument à l'étude confiée au Comité de notre Conseil d'agriculture. Aussi espérons-nous que ce comité en fera son profit en temps opportun. Et peut-être, aussi nos Législateurs ne la dédaigneront pas!

Cette note est extraite d'un livre français essentiellement pratique. Il a pour auteur A. Mahul. Voici :

“On a proposé une foule de systèmes plus ou moins ingénieux en théorie, pour l'organisation de l'enseignement agricole.

Le problème à résoudre est double.

1o. Il faut que les écoles soient fréquentées; 2o il faut que cette fréquentation devienne effectivement utile à ceux qui s'y adonnent.

L'idée la plus simple et la plus naturelle a paru d'abord d'introduire des notions élémentaires d'agriculture dans le programme des écoles primaires. Le procédé peut satisfaire l'esprit au premier coup d'œil; mais en y réfléchissant, on reconnaît que le résultat effectif se bornera, tout au plus, à répandre, au sein des populations, quelques notions vagues auxquelles elles n'accorderont qu'une foi douteuse.

L'enfant n'apprendra guère que des mots, sans valeur, pratique ultérieure; l'instituteur, qui n'est ni propriétaire ni cultivateur, n'en saura généralement pas plus que ce qu'il enseignera à ses élèves, c'est-à-dire, encore des mots; en outre, placé au sein d'une population qui pratique héréditairement l'agriculture, et qui en tire sa subsistance, il sera dénué d'autorité morale, pour faire prendre au sérieux sa science.

Ces observations s'appliquent, par analogie, au système de joindre un cours d'agronomie au programme des “écoles normales.”

Ce cours sera inévitablement incomplet et surtout inexact, si le maître ou les élèves passent aux applications. L'instituteur sorti de l'école normale, auquel je dénie une autorité morale suffisante sur l'esprit des enfants quand il s'agit de préceptes agricoles, sera bien près de devenir un objet de moquerie, quand il s'avisera d'en remontrer aux adultes qui ont, bien ou mal, pratiqué l'art agricole, et qui se croient quelques droits de penser qu'ils en savent plus que le maître.” Ces observations s'accordent parfaitement avec l'enseignement du célèbre agronome Mathieu de Dombasle, comme on peut le voir dans ses œuvres diverses, édition de 1843.

Ici se terminent les notes extraites des maîtres dans l'art de cultiver la terre.

D'après les enseignements donnés par ces maîtres, il ne nous est pas difficile de formuler un ensemble d'idées

restreintes dans leur nombre et que nous avons déjà, mais que nous sommes heureux de voir fortifiées par de si puissantes autorités, si unanimes à réclamer l'enseignement pratique de l'agriculture.

Nous disons donc, sans hésiter, qu'il faut, avant tout, dans notre Province de Québec, un enseignement pratique, propre à produire une agriculture payante, qui fasse sûrement vivre celui qui s'y livre. De cet enseignement, que nous désirons vivement voir s'établir, excluons-nous toute école théorique ?

Nous distinguons toute école purement théorique ! Oui, sans hésitation, pour toutes les raisons longuement énumérées dans les notes qui précèdent.

S'il s'agit d'écoles où la théorie s'unirait à la pratique, nous voulons de celles-ci, pourvu qu'elles soient soignées pourvu de manière à attirer les élèves.

Précisons. Nous dirons donc : gardons, s'il est possible, les trois écoles qui existent actuellement ; mettons-les en état de recevoir les élèves gratuitement. Même, nous demanderons plus, nous voudrions que quelques élèves, bien recommandés, qui fréquenteraient ces écoles fussent à gages, et qu'une partie de ces gages leur fût retenue par les directeurs de l'école pour ne leur être payée qu'au moment de leur établissement, soit sur une terre patrimoniale, soit sur une terre qui leur serait procurée par quelque société de colonisation.

Si nos écoles d'agriculture étaient mises sur ce pied, elles rendraient d'immenses services ; elles formeraient à la fois d'habiles agronomes et de véritables agriculteurs ; elles pourraient même favoriser l'établissement de jeunes gens pauvres qu'elles auraient employés comme simples manouvriers et dont elles auraient fait de bons cultivateurs en les habituant à leur pratique raisonnée.

D'ailleurs, cette organisation de nos écoles d'agriculture les enclaverait dans un plan d'enseignement et d'encouragement que nous croyons être le seul plan efficace et réellement pratique. Ce plan, que nous voudrions généraliser, le voici dans ses grandes lignes :

1<sup>o</sup> Impulsion prudente donnée par le Conseil d'agriculture à l'établissement de fermes modèles sous le contrôle d'institutions incorporées, muni-

cipalités, sociétés d'agriculture, collèges, etc., etc.

2<sup>o</sup> Les directeurs de ces fermes modèles, adaptés aux besoins des régions où elles seraient établies, auraient instruction de rechercher pour manouvriers des jeunes gens laborieux, bien recommandés, qui se destineraient à s'établir comme cultivateurs. On leur donnerait de forts gages, aidé qu'on serait par le gouvernement ; sur ces gages on ferait une retenue qu'on remettrait seulement au jour où les jeunes gens feraient leur établissement, ou encore mieux, par *installations*, suivant les progrès de l'établissement commencé.

Pour avoir droit à ce surcroît de gages les hommes devront travailler au moins un an sur la ferme modèle, et prendre part à tous les travaux, suivant les ordres du chef d'exploitation ou de pratique. A son tour, celui-ci, dans les soirées d'hiver, ferait à ses employés la lecture des journaux agricoles, accompagnerait cette lecture de toutes les explications qu'il jugerait utiles ; et en tout temps, il se prêterait volontiers à donner les renseignements qui lui seraient demandés. Il veillerait sur ses employés comme un bon père de famille veille sur ses enfants.

3<sup>o</sup> Tous les ans les directeurs des fermes modèles seraient tenus d'adresser au ministre de l'agriculture un rapport détaillé de leurs opérations ; ils seraient aussi tenus de lui faire connaître les employés en faveur desquels ils réclameraient un surcroît de gages.

Si ces employés se trouvaient lésés en quelque chose, ils pourraient adresser leurs réclamations à M. le ministre ou au Conseil d'agriculture qui décideraient de la matière en litige.....

Voilà notre plan dans ses grandes lignes ; nous ne le détaillerons pas davantage. C'est chez nous une idée bien arrêtée que les détails d'organisation et d'administration doivent être laissés au libre-arbitre des personnes dévouées qui se chargeraient de la régie des fermes modèles.

Rien ne nous semble plus vexant qu'une immixtion comme celle décrétée par le douzième paragraphe de la 36<sup>e</sup> clause de la loi d'agriculture actuellement en force. Et, si les écoles d'agriculture n'ont qu'une éphémère et languissante existence dans notre pays, nous l'attribuerons principalement à ce bureaucratique paragraphe.

Nous reconnaissons volontiers au gouvernement le droit d'avoir des éco-

les d'agriculture comme des autres institutions, des rapports de l'emploi de l'argent qu'il leur a octroyé, aussi des rapports des opérations de l'année ; mais si le gouvernement exige plus, s'il se mêle de plus, par lui-même ou par le Conseil d'agriculture, il gêne la liberté d'action, il tue l'esprit d'initiative, il décourage le dévouement.

Si l'on veut sincèrement les progrès de notre agriculture, qu'on se mette en garde contre l'agronomie de cabinet ; car, comme l'a si justement dit un ancien cultivateur pratique, Trévanet, les cultivateurs n'ont pas de plus dangereux ennemis que ces hommes qui, n'ayant jamais connu la terre, ni tenu le manchon de la charrue, labourent de la plume seule, et récoltent des montagnes de fourrages et de grains à la pointe de leur canif.

Les gouvernements eux-mêmes doivent se tenir en garde contre ces charlatans, s'ils veulent toujours connaître et employer les meilleurs moyens d'encourager l'agriculture.

Parmi ces moyens, se trouvent incontestablement l'organisation pratique de l'enseignement agricole par les fermes modèles, les concours bien organisés et libéralement rémunérés ; mais ce que les gouvernements feront toujours de mieux pour promouvoir les progrès fructueux de l'agriculture, ce sera de maintenir le pays en paix, de tenir toujours ouverts de bons débouchés pour la vente des produits ; de multiplier les faciles voies de communication vers les centres peuplés, de ne point charger d'impôts les biens-fonds. Voilà des objets dignes des véritables hommes d'état ; mais l'administration journalière d'une école ou d'une ferme modèle est incompatible avec la régie gouvernementale d'un vaste pays.

Telles sont nos idées ; nous les soumettons humblement à la bienveillante appréciation des hommes compétents.

FRANK.

Belœil 14 Déc. 1869.

Messieurs les Rédacteurs,

La chambre d'agriculture avait passé des règlements dont on a vu les résultats depuis un an, et qu'il serait peut-être bon de faire connaître. La nouvelle administration, mue par un zèle ardent, et le désir d'un prompt avancement agricole, a préparé quelques règlements que les journaux ont eu la bienveillance de reproduire. Ils portent principalement sur l'amélioration

du sol. C'est bien ce qu'il y a de plus important puisque tout dépend de là. L'amélioration du bétail suit toujours et partout l'amélioration du sol, et ne peut avoir lieu sans lui d'une manière profitable. Elle requiert les sociétés d'agriculture qui se croiraient lésées d'adresser leurs objections etc. Elles seront heureuses d'être dirigées par une administration aussi bienveillante que pleine de zèle et d'activité pour le progrès, comme le font espérer ses débuts.

Mais le journalisme ne serait-il pas louable [si ce n'est pas un devoir pour lui] d'étudier et discuter ces questions afin de faciliter les sociétés d'agriculture de faire des observations plus mures, plus pratiques, et dignes d'être présentées à l'administration. N'aimeriez-vous pas à faire connaître le grand ralentissement causé partout par le règlement de la chambre d'agriculture qui ne laissait à chaque souscripteur pour avantage direct et personnel de sa souscription qu'un écu en graine de trèfle, mil, semences améliorées, ou autres objets; et que si l'on eût été toute rétribution directe à chaque souscripteur comme plusieurs membres le voulaient, on eut porté un grand coup ou pour mieux dire, le *coup de mort aux sociétés de campagne*, suivant l'expression d'un respectable praticien bien connu à Québec par son zèle, son dévouement au progrès et son esprit d'entreprise. Qu'est-ce qui a fait surgir et prospérer les sociétés d'agriculture des campagnes? C'est le grand mobile ou levier de l'intérêt individuel et personnel mis en jeu par la rétribution de toute la souscription en graines de trèfle, etc., quelquefois accompagnée d'un surplus, à certaines conditions stimulantes. Cette méthode est efficace, surtout dans les commencements, pour combattre la routine, les préjugés et l'opposition de la très grande majorité. Je puis en parler avec connaissance de cause; c'est dans mon comté, le comté de Verchères, que ce moyen a été employé pour la première fois, et a réussi, grâce au zèle et au dévouement de celui que vous avez aujourd'hui l'avantage d'avoir pour shérif, Monsieur L. Taché. Cela a fait rire les comtés voisins, et nous a attiré quelques quolibets. Mais le bien se faisait et paraissait au grand jour. On est venu voir, on a examiné. On a été surpris de voir le changement et les progrès, et les sociétés de campagnes se sont formées et établies à notre exemple. Il serait peut-être prudent d'y

regarder sérieusement avant de mettre ce système de côté. Avant de démolir, il faut bien s'assurer les moyens et la certitude de pouvoir rebâtir. On sait que dans la Mère Patrie, les affaires se font tout autrement et réussissent bien. En Angleterre, ce sont les Lords qui sont les propriétaires et conduisent la culture. Ils sont parfaitement indépendants, peuvent faire de grands sacrifices sans en souffrir. Dans les concours, ils ne regardent que l'honneur, la gloire, et le plus haut degré de perfection. En Canada, nous ne sommes pas Lords. Le nombre des cultivateurs parfaitement indépendants, s'il en existe, est bien restreint. Chacun n'a-t-il pas besoin de penser et travailler pour la maison et la famille? Prenons garde de nous élever avec des ailes de cire et nous approcher trop du soleil comme Pindare. Il pourrait coûter cher d'essayer de singer les Lords anglais. Chaque pays porte son monde, ses moyens etc. De toute nécessité, il faut prendre les hommes tels qu'ils sont. On peut dire avec bonheur et reconnaissance, que les règlements qui ont ralenti l'ardeur et l'élan pour le progrès, ont été chaudement et logiquement combattus par des hommes pratiques qui avaient déjà plusieurs fois fait preuve de leur capacité en théorie et en pratique, et de leur dévouement au bien de la patrie.

Votre très humble et  
obéissant serviteur,  
A. VANDANDAIGUE.

#### L'APICULTURE.

Nous publions avec la plus entière reconnaissance une correspondance sur l'apiculture, d'un de nos amis de Roxton-Falls, sans prendre la responsabilité des idées de notre correspondant relativement au mode d'enseignement qu'il suggère, nous souscrivons volontiers aux louanges qu'il donne à l'apiculture. On ne saurait trop encourager cette branche de l'industrie agricole. Dès le début, nous avons cherché à donner à notre feuille un caractère apicole tout particulier; aussi nous invitons les apiculteurs du pays à nous transmettre leurs observations sur ce sujet. Les sommes que notre province peut produire chaque année avec l'apiculture sont énormes. Tous les apiculteurs un peu soigneux ont bien réussi dans ce pays jusqu'ici: nous connaissons des ruchers, peu considéra-

bles, mais bien tonus, qui ont donné à leurs propriétaires, cette année, de \$150 à \$200. Réduisant à \$50 le revenu moyen des ruchers que tous nos cultivateurs pourraient avoir, on peut calculer ce que nous perdons chaque année, et on peut voir combien se trompent les jeunes gens qui se plaignent de ne pas avoir d'avenir dans le pays. Et combien d'autres sources de revenus agricoles nous laissons inexploitées! Nous courons fouiller les entrailles de la terre dans les pays étrangers pour en extraire un métal précieux, nous y sacrifions notre santé, et souvent notre vie; cependant que de richesses, que de trésors enfouis dans notre sol! Que de millions nous pourrions en tirer tous les ans, sans être obligés de nous exiler!

#### APICULTURE.

L'apiculteur, comme tous les ouvriers des diverses professions, a besoin d'étudier son art, de le comprendre, de le raisonner.

Roxton-Falls 16 Déc. 1869.

Monsieur le Rédacteur,

Je viens solliciter une petite place dans les colonnes de votre journal pour dire un mot de la culture des abeilles.

Tous les journaux, de quelque nuance politique qu'ils soient, recommandent avec instance l'enseignement agricole dans nos Ecoles Normales, et par suite, dans nos écoles de campagne; mais bien peu s'occupent de la culture si lucrative de ce petit animal, quoiqu'il en soit à peu près complètement négligée dans le pays.

Cette apathie est cependant cause que des milliers de piastres se perdent annuellement, et que bien des gens végètent dans l'indigence tandis qu'ils pourraient vivre, sinon richement, du moins à l'aise.

Il y aurait deux moyens infaillibles, je crois, de propager l'apiculture dans nos campagnes: le premier serait de l'enseigner dans les écoles, et le second, de mettre de temps en temps, sous les yeux du public, les résultats obtenus par les apiculteurs.

Le moyen d'introduire cet enseignement dans nos écoles serait d'y consacrer quelques heures par semaine dans les Ecoles Normales. On créerait de la sorte une ère nouvelle à l'instituteur; sa position, aujourd'hui bien peu enviable, deviendrait plus lucrative, et il pourrait faire dans sa paroisse encore

plus de bien que maintenant, tant sous le rapport matériel qu'intellectuel.

Son exemple serait suivi par tous les gens intelligents de sa localité, et l'on verrait bientôt renaître l'abondance au sein de notre population.

J'ai dit qu'un autre moyen de propager l'apiculture serait de mettre de temps en temps, sous les yeux du public, les résultats obtenus par les apiculteurs.

Quoi de plus rémunérateur, en effet, que cet industrieux insecte ! Il nous fournit une substance telle, que les plus grands d'entre les chimistes, même en y consacrant toute leur vie, ne pourraient probablement jamais imiter ; une substance, en un mot, qui surpasse en douceur tout ce que le génie inventif de l'homme n'a jamais pu atteindre, et en telle abondance, qu'on serait porté à croire, si les faits n'attestaient le contraire, que tous ceux qui ont écrit sur ce sujet se sont entendus pour exagérer outre mesure les résultats obtenus par eux.

Voici un fait par exemple, entre mille autres de cette nature, qui paraît au premier abord, tout à fait dénué de vraisemblance, mais qui est pourtant très-possible.

C'est un américain, M. J. W. Salloo, qui dit avoir fait cette année, de vingt-cinq vieilles ruchées d'abeilles, un profit clair et net de \$1040.

C'est beau n'est-ce pas ? Et puis c'est extraordinaire. Mais c'est possible, et voici comment : ses vieilles ruches lui en ont donné soixante nouvelles dont quarante italianisées qui valent \$20 chaque, et vingt d'abeilles natives dont la valeur est de \$10 chaque.

De plus, il a vendu 700 lbs. de miel en boîtes à 30 centins, et 600 lbs. de miel en rayons à 25 centins la livre, ce qui fait la jolie somme de \$1360.

Les vingt-cinq vieilles ruches lui ont coûté \$4 chaque ; il a acheté deux ruchées d'abeilles italiennes à \$20 chaque, et ses soixante ruches vides pour loger ses nouveaux essaims lui ont coûté \$3 chaque. Ce qui fait une dépense de \$320, qui déduite des \$1360, laisse le joli excédant de \$1040.

Sans prétendre à un semblable résultat, votre très-humble serviteur ose espérer que l'an prochain, il aura un bon rapport à vous donner.

UN JEUNE APICULTEUR.

#### L'HOMME QUI N'A QU'UNE VACHE.

Un brave et honnête bourgeois, qui a souscrit à notre feuille plutôt par sympathie que par besoin de s'instruire, attendu qu'il ne s'occupe plus nullement d'agriculture, disait l'autre jour :

« Je croyais faire un pur sacrifice en souscrivant au *Journal d'Agriculture*, cependant l'application d'une recette que j'y ai lue pour faire donner du lait riche aux vaches, me vaut plus que mon abonnement durant dix ans; je n'ai qu'une vache, mais je trouve que même l'homme qui n'a qu'une vache à soigner, trouvera son compte en souscrivant à un journal agricole. »

#### A NOS LECTEURS.

Comme nous ne pouvons traiter tous les sujets à la fois, et qu'au reste, en écrivant sur une matière, il nous échappe toujours quelque conseil, quelque explication, nous nous ferons un plaisir de répondre à toute demande qui nous sera faite de la part de nos lecteurs, et de donner dans le numéro qui suivra la réception de leurs lettres, une réponse à leurs questions, qui profitera aussi à tous nos lecteurs. Qu'on ne se gêne donc pas; qu'on adresse franco: au *Journal d'Agriculture*. Rien ne nous fera plus plaisir que d'être utiles dans la mesure de nos forces.

#### RAPPORT SUR L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE DE MONTREAL.

(Suite.)

Le côté Sud, opposé à la Pharmacie, est divisé en deux séparations; la première contient deux boxes, munies de crochets de poulies et de cordes, disposées spécialement pour administrer les remèdes aux sujets malades qui seraient disposés à montrer quelque résistance; la deuxième, la salle de dissection qui est bien pourvue des appareils nécessaires à cette fin. L'infirmerie occupe toute l'aile ouest, et renferme habituellement une douzaine de chevaux qui sont sous les soins immédiats des élèves. Toutes ces bâtisses sont bien disposées, bien ventilées et tenues dans l'ordre le plus parfait.

Le Musée, qui appartient au Conseil d'Agriculture, mais à l'usage de l'école vétérinaire, est dans une des salles du Collège McGill. Quoique très-incomplet, ce Musée possède un excellent commencement de collections de préparations anatomiques et de botanique. Il est regrettable que ce Musée ne soit pas dans une bâtisse spéciale, plus à la portée du public. Le Comité espère que, dès que les bâtisses pour les Expositions provinciales seront construites

d'une manière permanente à Montréal, le Conseil s'empressera de consacrer au Musée, une de ses plus belles salles.

Notre Comité est heureux de dire qu'il a été agréablement surpris de trouver une école vétérinaire aussi avancée. L'enseignement fortement pratique, basé sur la science que l'on donne aux élèves, nous assure que ces élèves pourront rendre des services immédiats à leur sortie de l'école. Nous le déclarons hautement cette école est digne de l'encouragement du public et de l'aide du Conseil d'Agriculture.

Notre Comité est persuadé que les services que rendra cette institution, profiteront particulièrement aux cultivateurs. Les villes ont généralement assez de Médecins vétérinaires, mais les campagnes en sont absolument dépourvues. L'École Vétérinaire nous donnera ses élèves gradués, qui non-seulement nous guériront nos animaux malades, mais qui par leur science nous apprendront à préserver notre bétail d'un grand nombre d'accidents. Votre Comité se permettra d'en donner un exemple. Leurs conseils sur la manière de ferrer les chevaux, éviteront une grande partie des maladies qui originent d'une mauvaise ferrure, malheureusement si communes dans nos campagnes. L'ignorance profonde où nous sommes généralement, sur les soins convenables à donner à nos animaux lorsqu'ils sont malades, nous fait pressentir les services précieux que nous rendra l'École vétérinaire de Montréal, qui s'applique à former des élèves bien qualifiés. Leur habileté sera tellement évidente qu'elle fera disparaître de nos campagnes, ces maréchaux improvisés, qui montrent ordinairement plus de bonne volonté que de savoir.

Notre Comité regrette qu'il n'y ait pas un plus grand nombre d'élèves et surtout de Canadiens-Français, qui fréquentent cette excellente institution. Votre Comité croit que l'existence de cette école n'est pas généralement assez connue des cultivateurs. Il est malheureux que les jeunes gens qui la connaissent, n'apprécient pas assez les avantages de ces cours. Cette carrière est loin d'être encombrée, elle offre un bel avenir aux premiers qui l'embrasseront. Hors des villes, il n'y a pas dans toute la Province de Québec, un maréchal qui sache unir parfaitement la théorie à la pratique. Il est évident que celui qui se présenterait dans nos campagnes avec un diplôme universitaire, comportant toute qualification, serait extrêmement occupé. Tout en rendant d'immenses services aux cultivateurs, il se créerait une position qui ne le céderait à aucune autre, sous le rapport de la fortune et de l'honorabilité.

Tout en regrettant que les cours de l'école vétérinaire soient donnés exclusivement en anglais, Votre Comité reconnaît que sous les circonstances actuelles, il est impossible de demander

plus. Le Comité espère avec confiance que dès que des Canadiens-Français seront gradués, on les adjoindra aux Professeurs actuels, et alors les Canadiens-Français qui forment l'immense majorité de la Province, pourront profiter plus amplement des bienfaits de cette école.

En terminant, votre Comité se permet de suggérer au Conseil d'Agriculture d'augmenter le nombre des demi-bourses pour induire plus de jeunes gens à suivre l'école vétérinaire, d'approprier quelques fonds pour compléter le Musée qui est tout à fait indispensable aux élèves, et en dernier lieu, d'obliger les journaux Agricoles que le conseil favorisera de son patronage, de publier permanemment un avis de l'existence de cette institution ainsi que les renseignements etc., que le Conseil d'Agriculture croira devoir faire publier à son sujet.

Le tout humblement soumis,  
 BASILE BENOIT,  
 A. SOMMERVILLE.

Dernièrement, un cultivateur, pour sauver de l'argent se priva de recevoir son journal pendant un an. Un jour, il se rendit sur le marché avec 33 minots de blé, et vendit son grain au premier qui lui offrit un centin de plus que le prix ordinaire. Avec une partie de cet argent, il acheta une pièce de mousseline de 42 verges à 17 cents la verge. Le soir, de retour chez lui, il rencontra un de ses voisins qui avait vendu son blé 10 cents de plus que lui, et qui avait acheté de la même qualité de mousseline pour 15 cents la verge. La raison de cela est, que le dernier numéro de son journal avait appris au second cultivateur que le grain se vendait effectivement le prix qu'il avait trouvé. Le même papier contenait l'annonce d'un marchand vendant la mousseline pour 15 cts. Naturellement il acheta sa mousseline au magasin de ce marchand. C'est ainsi qu'il sauva \$3.81 dans ce voyage, grâce aux informations à lui données par son journal, lequel ne coûtait que \$2.00.

Cela fait qui s'est produit dans cette circonstance, peut se renouveler tous les jours. Cela seul devrait encourager tout cultivateur à recevoir un journal; sans compter que ses enfants, qui grandissent, pourront à l'aide de ce journal, ouvrir et développer leur intelligence, apprendre à lire, et ainsi suppléer jusqu'à un certain point à l'école, pour ceux qui ne peuvent la fréquenter. Et puis, ils savent ce qui se passe dans le monde, et peuvent en parler avec connaissance de cause.

Il y a encore une autre histoire à propos des cultivateurs dont il est parlé plus haut.

Celui qui avait obtenu le plus haut prix pour son blé, avait aussi récolté plus de minots de grain que son voisin, avec la même quantité de semence. Une couple d'observations qu'il lut

dans le journal, *American Agriculturist*, qui donnait le modo de culture d'un agriculteur, et l'espèce de semence que ce dernier employait lui valut ce succès. Car, il fit son profit de ses observations, et avec 4 minots de semence, il en recueillit 140, de la meilleure qualité. De tels résultats sont assez communs, et il n'en peut être autrement.

Un grand nombre de cultivateurs pratiques, écrivant dans ce journal, on est toujours certain d'y trouver les meilleurs enseignements, moyennant la légère somme de \$1.50, ou moins, quand on se forme en clubs.

On peut citer un grand nombre de cas où les occupants de petits lots ont amélioré le fond de leur terrain considérablement en suivant les suggestions de l'*American Agriculturist*. A part cela, on peut encore mentionner à la faveur de ce journal, ses gravures au montant de \$12,000, et ses articles sur ce qui concerne l'intérieur d'une maison.

Lecteurs, des papiers comme ceux-là valent plus que ce qu'ils coûtent. A cause de cela, nous vous disons : trouvez-vous un bon journal.

Ce bon journal nous vous l'offrons dans le *Journal d'Agriculture*, où vous trouverez un enseignement approprié à nos besoins, à notre climat et à notre sol, et d'une utilité pratique déjà reconnue par tous ceux qui le lisent, et ne coûtant qu'un écu par année.

Si vous pouvez en recevoir d'autres, nous vous avisons de vous abonner à l'*American Agriculturist* publié par Orange Judd & Co., 245 Broadway New-York, à \$1.50 par année, ou 4 copies pour \$5.00. Un nouveau volume de ce journal commencera dans ce mois, c'est le bon temps de s'abonner.

Les éditeurs du journal d'agriculture *The American Stock Journal* désirent placer une copie de leur utile publication entre les mains de tout cultivateur, et d'éleveur d'animaux dans le pays; ont préparé 100000 paquets contenant un échantillon de leur journal, une grande carte illustrée d'exhibition, une liste de prime et un des volumes suivants coûtant 25 cents: L'homme aux chevaux, l'éleveur de cochons, l'éleveur de moutons, le manuel des éleveurs de volailles, et un autre manuel pour la laiterie.

Ils offrent d'envoyer ces paquets gratuitement à tous ceux qui les demanderont.

Ils espèrent que tous les cultivateurs se prévaudront de cette offre généreuse.

On verra dans les listes de primes offertes, qu'on peut gagner à peu de frais beaucoup d'ouvrages utiles, relatifs à l'agriculture: tels que moutons, cochons, patates, graines, machines à coudre, montres, etc., etc.

*The American Stock Journal*, se publie pour \$1.00 par année.

Adressez: N. P. Boyer & Co., éditeurs, Parkesburg, Chester, Co. pa.

BULLETIN COMMERCIAL.

20 Décembre 1869.

Samedi dernier, comme les années précédentes, nous avons eu un très bon marché. Il y avait abondance de produits de tous genres, légumes, volailles etc. Les prix étaient bons et les acheteurs très nombreux, à la veille des fêtes il en est toujours ainsi. Les dindes et les oies se vendaient \$1 le beaux dindes et 75 cts les oies. Les chemins étaient assez bons, et le doux temps avait fait fondre beaucoup de neige, samedi soir il en restait très peu. Dimanche cependant il est tombé douze pouces de neige, et le vent s'est mis de la partie, il ne faisait pas beau à la campagne, aussi y avait-il peu de cultivateurs à la messe.

Voici le prix des grains chez les marchands de cette ville :

Orge par 50 lbs.....	£0 2 6
Avoine par 35 lbs.....	0 1 3
Pois par 66 lbs.....	0 3 9
Graine de lin.....	0 6 6

St. Césaire, samedi 18 décembre, 1869.

Aujourd'hui notre marché était abondamment fourni, la place du marché était couverte de voitures. On remarquait, parmi les acheteurs, un grand nombre d'américains venant des Cantons de l'Est, pour acheter surtout du grain, mais les cultivateurs en vendent aussi peu que possible, espérant que plus tard les prix seront plus élevés.

	18 déc., 1869.
Fleur-Farine de blé, par p100lb	\$2 50 a 2 90
d'Avoine do	0 00 a 0 00
de Sarasin do	0 00 a 0 00
Grains—Blé par minot.....	0 00 a 0 00
Pois do	0 70 a 0 80
Orge do	0 00 a 0 60
Avoine do	0 30 a 0 35
Sarasin do	0 00 a 0 00
Lin do	0 00 a 0 00
Blé d'Inde do	0 80 a 0 90
Gaudriole do	0 40 a 0 42
Légumes—Patates do	0 55 a 0 60
Fèves do	1 40 a 0 00
Oignons do	1 20 a 0 00
Laiteries—Œufs par doz,	0 18 a 0 19
Beurre par lbs	0 18 1/2 a 0 00
do salé en tinette	0 18 a 0 21
Divers—Sucre d'érable par lbs	0 11 a 0 12
Miel do	0 10 a 0 00
Saindoux do	0 20 a 0 21
Suif la livre.....	0 05 a 0 10
Lard frais par 100 lbs	0 00 a 10 50
Bœuf par quartier..	0 05 a 0 00
moutons do	0 42 a 0 60
Bœuf à la livre.....	0 04 a 0 06
Lard par livre.....	0 12 1/2 a 0 15
Lard salé par livre..	0 00 a 0 18
Lièvre par couple..	0 20 a 0 26
Volailles—Dindes do	1 20 a 1 50
Oies do	1 00 a 1 20
Canards do	0 00 a 0 00
Poules do	0 40 a 0 50
Poulets do	30 0 a 0 33
Gibiers—Ca sauvage p couple.	0 00 a 0 00
Plevriers do	0 00 a 0 00
Bécassiens do	0 00 a 0 00
Pigeons do	0 00 a 0 00
Perdrix do	0 20 a 0 25
Pommes do	0 66 a 0 80
Pommes le quart.....	2 00 a 3 60
Tabac .....	0 08 a 0 09
Foin par 100 bottes..	4 50 a 5 00
Paille par 100 bottes.	1 50 a 1 80

St Hyacinthe 18 déc 1869.

Table listing various agricultural products and their prices at St Hyacinthe on Dec 18, 1869. Includes categories like FARINE, GRAINS, VOLAILLES, VIANDES, and DIVERS.

Montréal 15 déc 1869.

Table listing various agricultural products and their prices at Montréal on Dec 15, 1869. Includes categories like Bœuf, Vache, Veaux, Moutons, Agneaux, Cochons, Foin, and Paille.

Marchés de Brighton et Cambridge.

Table listing market prices for various products at Brighton and Cambridge, Boston, Dec 15, 1869. Includes Bœuf, Vaches, Mouton, and Agneau.

Montréal 16 déc 1869.

Table listing various agricultural products and their prices at Montréal on Dec 16, 1869. Includes FARINE, GRAINS, and LEGUMES.

Table listing various agricultural products and their prices, including LAITIERS, DIVERS, VIANDES, and VOLAILLES.

Québec, 15 déc 1869.

Table listing various agricultural products and their prices at Québec on Dec 15, 1869. Includes FLEUR, VIANDES, and POISSONS.

Table listing various agricultural products and their prices, including POISSONS, DIVERS, and PEAUX.

St Jean, 16 déc 1869.

Table listing various agricultural products and their prices at St Jean on Dec 16, 1869. Includes FLEUR, Avoine, Orges, and Graine.

Table listing various agricultural products and their prices, including Pois, Blé, Blé d'inde, Sarazin, Œufs, Volailles, Poulets, Oies, Dindes, Pigeons, and Beurre.

Sorel, 16 décem. 1869.

Table listing various agricultural products and their prices at Sorel on Dec 16, 1869. Includes Fleur, Œufs, Avoine, Orge, Mil, Pois, Blé, Sarrasin, Patates, Œufs, Volailles, Oies, Dindes, Pigeons, Beurre, Lard, Miel, and Bois.

MARCHE DE SHERBROOKE.

Sherbrooke, 14 déc. 1869.

Table listing various agricultural products and their prices at Sherbrooke on Dec 14, 1869. Includes Bœuf, Mouton, Agneau, Lard, Beurre, Fromage, Œufs, Dindes, Poulets, Oies, Patates, Sucre, Sarazin, Avoine, Laine, Foin, Paille, and Bois.

Montréal, 15 déc 1869.

Table listing various agricultural products and their prices at Montréal on Dec 15, 1869. Includes Cuir, Œcono, Vache, Veau, Cuir, Buffle, and Peaux.